

**Mouna Bel Haj Zekri :**

Mouna Ben Haj Zekri est actrice et metteuse en scène . Elle est diplômée de l'école de l'acteur du Théâtre national tunisien, titulaire d'un master en gestion culturelle et d'une maîtrise en littérature française moderne. Mouna a coécrit et joué dans plusieurs pièces de théâtre, dont son dernier projet, "Le point aveugle", "Madame M" et "On la refait" d'Essia Jaibi, et "Fenêtres Sur..." de Raja Ben Ammar. Mouna a également joué à l'écran dans des films indépendants. Le récit de soi et la mémoire sont au cœur de son processus créatif.

La Dolce Vita**Par Mouna Bel Haj Zekri**

Je fais le même mauvais rêve depuis des jours. Tous les soirs, depuis deux semaines maintenant. Je me réveille haletant et en sueur. J'étouffe et j'ai la taille d'un petit garçon laissé seul. Le rêve commence à l'aube. Le soleil se lève et je traverse une forêt en essayant de rejoindre la mer. Plus j'avance, plus le rivage s'éloigne et la lumière que je pouvais voir du côté de l'eau s'estompe, les arbres se multiplient et la forêt devient plus dense, et je suis pris au piège. Au début, je pensais être seul. Puis, j'ai commencé à sentir quelqu'un marcher à côté de moi ou derrière moi, je peux le sentir planer autour de moi. Je ne vois pas clairement, il commence à faire noir. Puis, soudain, quelqu'un me pousse par derrière. Je me retrouve dans un tunnel éclairé à la bougie mais je ne vois toujours pas la personne derrière moi qui me pousse en avant et dit : « continue, ne te retourne pas ». Mon corps est tellement tendu que j'en ai mal. Je ne peux tourner ni à gauche ni à droite. Je ne vois rien. L'homme me pousse si violemment que je chute dans un gouffre sans fond. C'est à ce moment-là que je me réveille. Mon cœur bat la chamade, je regarde les murs de ma chambre. Mon cerveau est encore étourdi par le rêve et je suis encore plus terrifié. Je me réveille avec tout mon corps endolori : mon ventre, ma gorge, mon cœur. La douleur persiste pendant une heure et demie ou deux heures. Pour apaiser la douleur, je me mets à fumer avidement une cigarette après l'autre. A 7h00 du matin, je quitte le lit. Je prends une douche froide. Je m'habille et me dirige vers la gare du Bardo. Je porte une pancarte avec dessus mon numéro de téléphone et la mention « déboucher les canalisations » avec ma veste orange et un câble de nettoyage. En général, nous sommes quatre ou cinq à attendre toute la journée. Chaque jour apporte son lot de pain.

Aujourd'hui, je me suis connecté à Facebook et dans Souvenirs, une photo datant d'il y a deux ans est apparue. Une photo de moi et Mariam. Je me souviens de ce jour en détail. C'était son anniversaire et elle voulait que nous passions la journée à La Goulette. Elle adore La Goulette. Quand elle était encore au lycée, elle avait l'habitude de sécher les cours, prenait le métro puis le train et allait seule à la plage. Elle faisait cela chaque fois que quelque chose la préoccupait. Regarder la mer la calmait. Nous avons pris une grande couverture, elle avait préparé de la limonade, le petit-déjeuner, le déjeuner. Dieu que nous avons aimé ce jour-là. Je lui ai chanté



Amal Hayati (un vieux classique d'Oum Kalthoum traduit par « L'Espoir de ma vie »). Le café d'en face passait cette chanson. Avant, je pensais que Mariam était la seule femme à qui je pouvais chanter *Amal Hayati*. A la tombée de la nuit, nous nous sommes allongés pendant une demi-heure à regarder le ciel. J'avais presque l'impression que la plage était notre plage et que nous étions seuls au monde. Je lui racontais tout et elle aussi. Cela me permettait de décharger mon cœur. Les mots et les histoires que je lui racontais ! Mon Dieu, je n'aurais jamais pensé pouvoir les raconter à qui que ce soit. Cela fait deux ans que je n'ai plus de nouvelles d'elle. Je ne sais pas où elle est. Elle a changé son numéro et m'a bloqué sur Facebook. Je me demande si la photo est également apparue sur son fil d'actualité.

Oh, il est 13h00 ! La femme élégante passera certainement par là à tout moment. Je pense qu'elle sort de la banque derrière nous. Elle y travaille. Une banquière. Ses cheveux sont si doux et son parfum me donne le vertige. Elle claque toujours des talons comme si elle marchait sur des nuages. Elle a mis sa robe rouge aujourd'hui. Un, deux, trois, maintenant elle va se retourner, sourire et me dire bonjour : « comment vas-tu aujourd'hui ? » Je ne sais pas si elle a plus de 40 ans. Elle n'a pas l'air vieille, mais elle a l'air d'une femme.

Les garçons et moi, nous ne sommes pas allés à la plage depuis plus d'un mois. La dernière fois que nous y sommes allés, cela m'a soulagé d'un poids sur le cœur. Nous avons chanté à tue-tête. Nous étions calcinés. J'ai l'impression que le soleil me guérit. Il me nettoie de l'intérieur. Quand je plonge dans l'eau, j'ai l'impression de renaître. Je perds la notion du temps et j'oublie tous mes problèmes. Nous étions comme des enfants qui se taquinaient les uns des autres. On pouvait entendre nos rires et nos chansons de très loin. Je plonge et nage sous l'eau jusqu'à ce que je sois à bout de souffle et je remonte. J'aspire de l'air, puis je replonge et je m'éloigne jusqu'à devenir invisible depuis le rivage. Il n'y a plus que moi et la mer et cette voix intérieure qui me dit de partir. Le taux d'alcoolémie baisse, je retourne à la plage et je bois encore. Adel ne vient plus avec nous à la plage depuis la dernière *harga* (mot tunisien pour immigration clandestine qui signifie littéralement brûler), il ne veut toujours pas nous raconter ce qui s'est passé exactement. Il n'y a rien que j'aime plus qu'une sieste bercée par le bruit des vagues. J'ai l'impression d'être de retour dans le ventre de ma mère où rien ne peut me faire de mal.

Je suis tombé une fois sur un film. Cela m'a rendu fou. Il s'appelle *La Dolce Vita*. C'est là que j'ai commencé à rêver de partir. Je me voyais vivre là-bas. J'ai commencé à apprendre l'italien et je l'ai parlé couramment. Mais ils demandent beaucoup de papiers pour le visa et je ne les ai pas. J'ai commencé à envisager la *harga*. Je collecte de l'argent depuis des années. Ce n'est toujours pas suffisant. Mon oncle est ma seule option. Il devait vendre le terrain et me donner ma part. J'ai l'impression qu'il me cache quelque chose. Cela fait des jours qu'il tourne autour du pot. C'est peut-être parce que je l'ai agacé. Je continue à l'appeler tous les deux jours. Cette sensation d'entre les deux, mon esprit là-bas et mon corps coincé ici, ça me fatigue. Mon imagination déborde. Je rêve d'une vie dont je ne suis même pas sûr. Je concentre tous mes efforts sur le départ. Je ne peux plus accepter ma vie ici. Pourquoi Mariam est-elle partie ? Maintenant que ma mère et mon père sont



décédés, je n'ai aucune raison de rester ici. Mes racines se sont desséchées. Elles se sont transformées en poussière dispersée par le vent.

Il y a deux jours, j'ai commencé à crier sans aucune raison. J'étais juste assis là quand j'ai commencé à crier violemment : j'en ai assez ! J'en ai assez, Dieu, s'il te plaît, prends-moi ! ». Les garçons essayaient de me réconforter. Ils avaient peur que les agents de sécurité du Parlement voisin s'approchent de nous et m'arrêtent. J'ai crié pendant une demi-heure sans arrêt puis je suis parti. Je fais toujours semblant d'aller bien. Je ris et fais rire les gens autour de moi, je raconte des blagues, je souris. Je suis patient comme un roc et en moi le feu fait rage. Je suis resté trop longtemps silencieux et un jour j'ai éclaté. Je les entends raconter des ragots sur moi et je peux difficilement m'empêcher de leur casser la figure.

Le *harreg* (le passeur) m'a appelé. J'ai appelé mon oncle. Il a dit de lui donner deux jours, il trouvera un moyen. Chaque minute qui passe me ronge les os. C'est de pire en pire. J'arrive à peine à reprendre mon souffle. C'est presque devenu réalité. J'en ai marre d'attendre sur ce trottoir un travail qui pourrait arriver. J'en ai marre de la fontaine délabrée du Bardo et de l'eau qui ne coule jamais. J'en ai marre de ce chantier qui n'en finit pas, des rails de train, de l'asphalte cassé, des barbelés autour du Parlement. Ma gorge est remplie d'un rugissement qui cherche à sortir. Et ce rêve que j'ai inventé dans ma tête, pourrait-il être vrai ? Et si je me noyais ou encore si j'atteignais l'autre rive et que je me faisais attraper et ramener ? Mon cerveau doit me mentir. Mon cerveau a fabriqué cette histoire et j'y ai cru. Mais qu'est-ce que j'ai à perdre ? Je devrais essayer. Je n'ai rien à perdre. Ça marchera, je suis sûr que ça marchera. Je suis toujours prêt à rire et à m'amuser et les gens m'apprécient, Dieu merci. Quand je ris, j'ai deux fossettes sur les joues. Les femmes là-bas auraient le béguin pour moi. Et j'adore chanter. J'ai une voix à damner un saint.

Cela fait 2 jours. A 10h30 du matin, mon oncle m'appelle pour que je passe récupérer mon argent. Je le fais. J'éclate en sanglots. « Mais personne ne te force, fils ! Reste avec nous. Ouvre un petit magasin. Marie-toi, sois heureux et oublie tout ça. Tu n'as aucune idée de comment cela peut se terminer. » Je me suis précipité dehors en trébuchant et en tombant tous les deux pas. Je me suis appuyé contre le mur et j'ai pleuré à chaudes larmes. Je suis seul depuis deux ans. Je cuisine seul, je mange seul, je dors seul, je regarde la télé seul. Le sentiment de solitude me dévorait à vif. Je ne fuis rien, vraiment. Je veux juste aller à Rome et me promener jusqu'à ce que je sois fatigué.

A l'heure actuelle, je n'ai aucune idée de la façon dont mon histoire va se dérouler. Cela ne peut pas être pire que ce qu'elle est aujourd'hui. J'ai l'impression d'avoir payé mon dû avec la vie. J'en ai fini.

Je traverse la forêt et la mer s'éloigne de plus en plus. Chaque pas compte. Je peux à peine avancer. J'ai l'impression que le sable m'aspire. Je vois des gens me dépasser et je dérive lentement derrière, le dernier de la file. Je suis au bord. L'eau est si sombre qu'on ne voit pas le fond. Nous montons à bord d'un petit bateau, tous entassés. Tout le monde s'accroche à son sac. Je n'entends plus rien, je ne vois plus



rien. Mon cœur bat si fort que je le sens sortir de ma poitrine. À côté de moi se trouve un type de mon âge ou peut-être même plus jeune. Il sourit. Où a-t-il trouvé le courage ? Pourquoi part-il ? Où va-t-il ? Rêve-t-il aussi de l'Italie ? Mes os commencent à me faire mal, je serre trop le sac. Plus on avance, plus la mer devient effrayante. Les vagues sont violentes et hautes. Chaque flux et reflux ressemble à une raclée. Le bruit des vagues me saigne les oreilles. Comme si elles hurlaient. Comme si le verre se brisait. Comme le Tonnerre. Je ne le reconnais pas. « Remettez-vous en à Dieu ». *La Dolce Vita*. Je vois Sylvia danser au milieu de la Fontana di Trevi et m'appeler, m'invitant à aller vers elle. Je la rejoins. Elle me prend dans ses bras. Nous dansons les pieds dans l'eau.